

Le Père Peinard

Les blagues politiques



Un numéro toutes les semaines

Barcau du « Père Peinard » 16 rue du Croissant, 16 PARIS

Abonnement : Un an, 6 francs, — 6 mois, 3 fr. — 3 mois, 1 fr. 50.

Mince de blague, la liberté de la presse !

Eh bien, nom de dieu, on doit jubiler rudement au Parti ouvrier ; et ce qu'il doit se frotter les pattes l'ex-bagneux Brissac, l'étrangleur de la liberté de la presse.

Ils ont fait appel au gouvernement, ces sales bougres, et l'ont supplié de museler un brin les gueulards.

Ils ne sont pas les seuls attelés à cette cochonne de besogne ; toutes les grenouilles du marais oppo tuniste font du chabonais avec ces ouvriers à la manque.

C'est pas pour dire, nom de dieu, mais un tas de canards qu'on croirait opposés comme l'eau et le feu, sont tout à fait cul et chemise.

J'ai lu le « Parti ouvrier », puis le « Petit national », c'est kif-kif ! on dirait deux doigts de la même main.

Ils en ont plein le dos de la liberté de la presse l'un et l'autre.

Faut cogner sur les boulangistes qu'ils disent, et naturellement faut aussi mettre un peu à la raison les bons bougres qui empêchent les ventres-pleins de danser en rond et de se rincer la dalle avec les pichets de vin, qu'on leur fout par la gueule.

Et ce n'est pas qu'à la liberté de la presse qu'ils s'en prennent ces journaloux de malheur ; mais encore à

toutes les gnoleries dont on nous amuse depuis dix-huit ans : liberté d'association, liberté de réunion, etc., aucune de ces bricoles ne trouve grâce devant eux.

Je sais bien que c'est bougrement de la farce ces fourbis, étant donné que nous n'avons pas les moyens d'en user, n'importe !

Il semblait, nom de dieu, que tout ça c'était la chair même de la république, aussi embobinée et aussi bourgeoise qu'on l'imagine.

C'est vrai, les pûs ne nous avaient pas donné toutes ces libertés de pacotille. Mais ils le juraient sur toutes les trogues du paradis, y avait pas mauvaise volonté de leur part.

Fallait s'en prendre à ces jean-foutres de réacs, toujours o cupés à coller leurs cannes dans les roues de la carriole républicaine.

Aujourd'hui toute leur hypocrisie est foutue au rancart. Ils se montrent tels qu'ils sont — et ils sont pas beaux les cochons !

Tant mieux, bougre ! Nous y gagnons d'y perdre une illus on et de voir sous ces fimousses enfarinées, la crasse jésuitique !

* * *

Toujours est-il que ce sont les bons bougres qui pâtissent le plus de toutes ces machines.

On a bien cherché des poux dans la tête à la boulange, c'est vrai, mais pour la frime.

Quel potain, nom de dieu ! Ce qu'ils nous rasant depuis quinze jours tous les quotidiens avec cette histoire de la ligue des patronillotes. Ils ne cessent pas de se chamailler, pour ou contre.

Et faut bien se dire que c'est de la fumis'erie que tout

ça il n'en résultera rien de rien, ça finira en eau de boudin.

Fusillez-les donc, mille bombes, et ne nous emmerdez pas davantage ! Mais non, clique à Mandrin, légumeux et journaliste, vous ne cherchez qu'à vous faire mousser, car vous ne vivez que de politiciaille.

Tonnerre, j'en ai la caboche farcie de vos tartines abrutissantes !...

Tout de même, quand on réfléchit un tantinet, comme on voit la différence des procédés.

Si c'est d'un de la haute qu'il s'agit, illico le chabanne commence, dans les canards et à l'aquarium.

Si au contraire c'est un bon bougre, un ouvrier qui écoppe ; alors y a plus personne. On l'étrangle en sourdine sans qu'aucun jean-foutre trouve à redire.

Tenez, y a trois mois, sous le règne de Floquet, un choette canard, le « Ça Ira », était bassiné par un juge d'instruction ; ce curieux ne cessait de cramponner le gérant, mais jusqu'ici il s'en était tenu aux menaces.

Paraît que les saloperies des journalistes ont fait de l'effet, car le gérant Baud-lot a reçu du papier torchéculatif, et c'est cette semaine, le 30, qu'il passe aux assises.

Et naturellement, il ne s'est trouvé aucun gas un peu franc pour gueuler contre cette cochonnerie.

Au contraire, nom de dieu, ces tas de farceurs soutiennent que la liberté de la presse existe.

Eh oui, elle existe parbleu ! tant qu'on braille les louanges des légumineux et qu'on leur passe de la pommade.

Elle existe parfaitement ! Mais pour les abrutisseurs du populo ; pour ces bandes de saopauds qui, sous prétexte de nous instruire, nous montent le bourrichon

et nous introduisent dans les boyaux de la tête, quantité de foutaises plus dégoûtantes les unes que les autres.

Ah, les crapules, comme ils méritent une correction, quelque chose de faté !

Et ce n'est pas d'aujourd'hui que les bons bougres sont traqués par le gouvernement. Ça a été toujours pareil, nom d'un pet !

Rien n'a changé depuis l'empire : les lois sont toujours les mêmes, et c'est toujours les memes enjuponnés qui les exécutent.

Pourquoi donc qu'ils n'auraient pas continué comme avant à cogner sur le populo ?

Je ne veux pas remonter jusqu'à la Commune, oh non ! Alors ça a été une soulerie de sang qui tenait tous les bourgeois.

Et, nom de dieu, on était pourtant en République, et y avait une bonne floppée de républicains à l'aquarium d'alors : tous approuvèrent les tueries, tous, les crapules !

Mais depuis, ce qu'il y en eu des bons bougres de foutus au bloc, d'envoyés à la Nouvelle : pour des discours, des tartines dans les canards, des manifestations, ou autres trucs pareils !

Et sans aller plus loin, y a une quinze ine de jours, dans le midi, un copain, Faure, s'est vu foutre quinze jours de prison pour des discours : il est dedans et les boulangers sont dehors !

Et à Troyes, un autre copain, Tortelier, vient d'être copper d'un mois de cou, toujours pour des discours !

Et tous les gas d'attaque qu'on a empoignés et condamnés comme étant de l'Internationale.

Ah, nom de dieu, c'est autre chose que de faire partie de la ligue des patrouillettes ; à preuve qu'à la demande d'un grand salop, Jules Favre, on a pondu une loi spéciale !

Tout ça, les amis, nous fait voir que nous n'avons rien de bon à attendre d'aucun des politiccailleurs.

Qu'ils se prétendent nos amis ou nos ennemis, ces jean-foutres ne valent pas mieux.

Ils n'ont qu'une idée dans la caboche, ces vilains bougres, exploiter notre naïveté et s'en faire des rentes : c'est plus sûr que l'élevage des lapins.

Ce qu'ils veulent, c'est nous diriger ; ils disent que le populo c'est un ramassis de morveux, à qui il faut continuellement des lisières.

Et naturellement c'est eux qui veulent les tenir, nom de dieu !

Reste à savoir si nous serons toujours assez pochetées pour nous laisser foutre dedans de la sorte !

Nom de dieu, je vis dans l'espoir qu'un de ces quatre matins la moutarde nous montera au nez et que nous prendrons mesure de leurs fesses avec nos souliers.

LA TRAITE DES BLANCS

Ils ont cinquante mille trucs ces rosses de bourgeois pour nous faire trimer, et déblayer le plancher des vaches quand il est trop encombré de pauvres bougres.

Tantôt, c'est par une bonne guerre qu'ils font tuer le pauvre monde, pour défendre leurs propriétés, pendant qu'ils ont les pieds au chaud.

D'autres fois, nom de dieu, c'est par le manque de turbia.

grèves, la famine, le maquillage des denrées, la prison, etc. Voici maintenant que tout ça ne suffit pas : y a trop de rotins en Europe ! *Il nous la font à l'émigration.* C'est par milliers qu'on empile les miséreux sur des baux, et vogue la galère ! On part pour les pays inconnus. Allez donc gueuler quand vous êtes en pleine mer. Le capitaine est le maître et il se fout de vous !

Des fois le navire sombre en route, ça s'est vu, nom de dieu, (car on prend pour faire naviguer la carne humaine les plus vieilles carcasses — les neuves c'est pour la camelotte) alors bonsoir les aminches !

Le plus souvent ils vous font crever petit à petit en Jé-suites et sans bruit par un bouloitage infect.

Si on résiste à tout ça ils vous déposent dans des pays de bêtes fauves, incultes, fiévreux, où l'on claque presto.

* * *

Pour mieux nous faire couper dans leurs battages et nous foutre dans la mélasse, des agents de Compagnies établissent avec la protection des gouvernants, des pièges à prolos dans les villes et les campagnes.

Ils se servent de canards vendus pour faire des boniments et promettent aux pauvres sans turbin des tartines rien qu'avec du beurre, des pays de cocagne — et le tour est joué, nom de dieu !

Le débard qui ne sait plus où donner de la caboche, tant sa misère est grande, coupe dans le panneau, il s'embarque, et voilà les richards bien tranquilles.

Vaudrait mieux, nom d'un chien, rester dans le patelin qui nous a produits et qui conséquemment doit nous nourrir.

Et puis pas se gêner, dire au richard : Mon vieux, ta part est trop grosse ; ça rend la mienne trop petite, nous allons arranger ça !

* * *

Quelquefois les esclaves se révoltent. C'est ce qui est arrivé à une floppée de belges empilés sur le paquebot allemand *Graf-Bismarck*, allant à Buenos-Ayres.

En entrant au port ils se sont foutus en révolte. Ils avaient vu qu'ils étaient floués, les pauvres aminches !

Leurs dents s'étaient bougrement allongées par la famine, aussi ils se sont jetés hardiment sur les dépôts de victuailles et les ont pillés.

Ils ont voulu couper les cables pour gagner le large, mais ils ont raté leur coup.

Nom de dieu, y a de la chance que pour les coquins !

C'est foutant, ils vont être saccagés par les garde-chiourmes, et c'est pas drôle sur les vaisseaux, nom d'une bombe. Et les femmes, les enfants, car y en a des tas ; ça vous crève le cœur de penser à tous les malheurs qui les attendent.

Le pays de Cocagne, nom de dieu, pas besoin d'aller le chercher si loin. Il est ici, dans notre patelin ; on y crève de faim aujourd'hui, c'est de notre faute !

Y a besoin que d'un peu de poigne pour le transformer en paradis terrestre !

La manifescance des Camelots

Jendi dernier, pendant que les typos et imprimeurs foutaient le dernier coup de sion à mes flanches de la semaine, y a eu une chouette manifescance au Croissant.

Vous savez que les bouffe-galette ont pondu une nouvelle loi contre la presse, au sujet du gueulage des canards : elle a vingt lignes cette loi, pour dire qu'elle ne permet rien du tout.

Nom de dieu, tout de même la logique n'est pas leur fort à ces salops.

Les marchands des quatre saisons gueulent bien ce qui leur plaît pour faire mousser leur camelotte — y a que les

marchands de journaux à qui c'est interdit, sous prétexte que ça trouble « l'ordre public ».

Et gueuler le maquereau, ça ne le trouble donc pas, dites donc, bouffe-galette? Ouvrez l'œil, nom de dieu! Gueuler le maquereau, y a des allusions blessantes à votre égard — ils sont quelquefois aussi pourris que vous.

Quand ils ont connu la loi, les camelots n'étaient pas contents, ce qu'ils rouspétaient, nom de dieu.

Pour lors ils ont organisé une chouette manifestation; et turellement c'est dans ma turne du Crois-ant qu'ils ont rappiqué pour se procurer des canards d'attaque, afin de les vanner, malgré la loi.

Y avait plusieurs copains à la cambuse, quand ils ont su de quoi il retournait, ils ont foutu des canards à tous.

C'était chouette! Y en avait un de huché sur une table pour distribuer plus à laise. Et mes trois copains distribuaient, de tout ce qu'il y a dans la boîte: Le Ça Ira, la Révolte, l'Attaque et turellement mes flanches! C'était un vrai beurre, nom de dieu!

J'aurais voulu être là, mais fallait savoir! Et pour les petites manifestations, comme pour les grands chambardements on ne sait jamais ni comment ni à quelle heure ça viendra.

Enfin on leur en a collé du papier à l'œil, ça a duré une demi heure.

Puis les manifestants sont partis: avec un fouan du diable, ils ont fait le tour de la Bourse, ont enfilé la rue Vivienne, et c'est du côté des boulevards qu'ils ont été dispersés.

* * *

Les aminches, c'est rupin, vous avez eu du poil! J'approuve carrément votre gueulerie. C'est par des coups semblables qu'on se fait respecter.

Seulement, laissez-moi vous dire que vous avez trop attendu pour faire votre chahut.

C'est pas une fois la loi votée qu'il fallait faire du pétard, mais bien avant, nom de dieu!

C'est il y a quelques mois, quand Lozé s'est permis de vous fermer le bec. A ce moment si vous aviez fait un chabanais considérable, on aurait foutu immédiatement au panier le papier de Lozé.

Son décret à ce Jean-foutre était pour vous tâter le pouls. Les légumeux se sont dit: « Nous allons sonder les camelots avec ce fourbi illégal, s'ils ne rouspètent pas on en fera de suite un légal; et comme ça nous n'aurons pas l'air d'avoir serré la vis à la presse.

Vous n'avez pas vu le coup; vous n'avez pas fait du pétard au bon moment, et c'est pour ça que les foireux de l'Aquarium et de la Triperie ont eu le toupet d'accoucher de la loi actuelle.

Vous n'avez pas regimbé dès les premiers jours, vous n'avez pas montré vos quenottes, c'est pour ça qu'on vous a muselés!

Saloperie magistrale

Ah, sale garce de société, vas!

Quand donc qu'on va te nettoyer — et faire cesser les crimes que tu commets contre les pauvres bougres.

Tenez, nom de dieu, si nous étions un peuple au lieu d'être un troupeau d'esclaves, la seule cochonnerie qu'ont publiée cette semaine les quotidiens, qu'ils ont trouvée très naturelle et dont ils ont rigolé, suffirait pour nous sortir de nos turnes, nous amener sur les places publiques, et de là marcher sur les salops qui nous gouvernent afin de les foutre en l'air carrément.

Écoutez-moi ça, les gas, qui avez encore du cœur au ventre.

Il y a quatre mois, les sergots ramassent sur un banc des boulevards extérieurs, une pauvre vieille femme, sèche et ridée comme une rainette passée au four.

Elle roupillait tranquillement, et quand les sergots l'agrippent et l'interrogent, elle ne répond pas un mot.

Ils la foutent au bloc, et les plus malins de la rousse viennent à tour de rôle la secouer, lui foutent le trac pour lui tirer les vers du nez et savoir qui elle est, mais bastha ! la vieille reste muette comme une carpe.

C'est bien son droit, nom de dieu !

Pourquoi ne lui foutez-vous pas de l'eau botillante dans la gargamelle ? Pourquoi ne lui arrachez-vous pas les ongles ? Histoire de la faire parler, tas d'inquisiteurs que vous êtes !

Au tribunal, après quatre mois de tortures, qu'ils appellent « prévention » la pauvre reste toujours muette, elle ne desserre pas les dents.

Les enjuponnés sont furieux ; ils la menacent, rien n'y fait.

« Six mois de prison » prononce le chef des chiens de garde.

Pourquoi donc, nom de dieu, puisqu'elle n'a rien dit, ni rien fait, la pauvre mère.

Qui donc vous a donné le droit de faire souffrir ainsi les pauvres bougres ? Savez-vous, mille tonnerres, qu'on trouverait pas facilement d'aussi vilains bougres que vous !

Peut-être bien que la vieille n'avait rien entendu, et qu'elle est réellement sourde et muette ; mais ils s'en foutent pas mal, c'est une pauvre bougresse, on peut taper dessus !

Voilà que voyant la comédie finie, il lui passe une idée joviale dans la bouillotte à la pauvre.

Avant de partir elle se met à faire un chouet pied de nez aux enjuponnés.

En voilà une affaire grave, nom de dieu, un pied de nez !

Songez donc, c'est ça qui fait du mal ; mais les mecs du comptoir veulent qu'on les respecte.

Et comme ça ne leur coûte rien à eux, les mois de prison que font les pauvres bougres, ils lui foutent illico trois ans sur le dos !

Nom de dieu de nom de dieu ! Y a de quoi bondir. Et ces sales oiseaux qui se disent « les honnêtes gens ! »

Vrai, mais je préfère serrer la cuillère de la plus franche crapule que la votre, allez !

Et dire que nous supportons cela, et que je suis quasi seul à soutenir carréments les puroïns !

COMMENT ON FAIT FORTUNE

Eh, les peinars, je vais vous en conter une bonne. C'est Gratte-papier, un bon copain, qui me l'a dégoisée. Il turbine dans une caverne de la haute finance, et en connaît long, allez !

Mardi il m'apporte ses godillots à foutre une pièce ; il voulait ça subito.

— Fout ton cul sur le tabouret, que je lui dis, tu vas les avoir.

Étant donné la circonstance on s'est mis à gaspiner.

— Sais-tu, mon vieux Peinard, comment se forme la sacro-sainte propriété qu'on nous apprend à respecter ?

— Oui, mon vieil amiche, que je réponds, (pour le faire monter) c'est par le turbin qu'on devient proprio !

— As-tu fini, vieux finaud ? Par le travail des autres, que tu veux dire Sans quoi tous les peinars seraient millionnaires, nom de dieu, puisque c'est eux qu'abattent toute la besogne.

— Ça se peu : bien, que je dis, mais enfin, je répète ce que nous enseignent les savants

— Oui, pour nous foutre dedans ! Mais c'est pas de ça qu'il s'agit ; tu sais qu'anciennement c'est par le vol, les rapines, les guerres de conquêtes, que la propriété individuelle s'est formée.

Un a dit : ceci est à moi, l'autre : cela m'appartient, et ils sesont tout partagé. Les nobles dévalisaient sur les routes. Tout ça c'était boa dans l'ancien temps !

Aujourd'hui le dernier truc, celui à la mode pour s'enrichir c'est celui-ci.

Tu es au courant du fiasco des cuivres ; tu sais à peu-près comment ça c'est manigancé ?

Les loups-cerviers de la Bourse s'étaient associés à une douzaine pour faire le coup ; ils appellent ça se *former en syndicat*.

Leur truc a été simple ; ils ont acheté tout le cuivre du monde entier, et les actions de toutes les mines, de sorte qu'ils faisaient la pluie et le beau temps.

Celui qui voulait du cuivre était forcé de s'adresser à eux et de le payer un prix fou.

Ensuite ils ont fait du battage avec les canards, ont fait mousser les actions et les ont revendues aux gogos dix fois le prix qu'ils les avaient payées.

C'est pas plus malin que ça, mon vieux, voilà comment on fait fortune !

Mais il y en a bien d'autres syndicats qui se sont formés depuis deux ou trois ans.

En Angleterre y en a un qui se forme pour accaparrer tous les charbons de terre. Faudra le payer au poids de l'or ; ou crever de froid.

Il en existe un pour l'accaparement du papier.

En France Lebaudy et Say en ont formé un pour le sucre — eh, les gosses, vous allez vous taper pour les sucres d'orge, ils couteront deux sous pièce.

Y en a un pour le café ; on a acheté les chargements qui sont en roure.

Y en a un autre pour le pétrole, presque aussi indispensable au populo que le charbon de terre.

Y en a encore un pour les huiles et les graisses pour les machines.

Et je ne les connais pas tous, mon vieux Peinard, il s'en forme pour toutes les marchandises qui en valent la peine.

Il n'y a que le blé sur lequel ils n'ont pas encore osé tripoter, mais en nous faisant payer tout le reste le double et le triple ça revient au même.

Il ne nous reste plus de galette pour acheter du bricheton. S'ils n'ont pas encore spéculé sur le blé, c'est peut-être

qu'ils se souviennent des histoires de 89. Les bons bougres d'alors avaient la main leste ; les accapareurs en voyaient de grises avec eux.

Les Berthier, les Foulon et tous les affameurs du populo étaient accrochés aux lanternes avec un entrain épataut !

Les gouvernants font semblant de faire des enquêtes sur ces voleries ; mais ils ne peuvent rien empêcher.

Toutes les enquêtes, les lois dont on parle c'est pour nous endormir.

Il n'y a qu'un moyen pour mettre les accapareurs à la raison ; c'est celui qui réussissait si bien en 89. Ça nous sérail d'autant plus facile qu'aujourd'hui il y a bougrement plus de becs de gaz dans les rues de Paris qu'il n'y avait de lanternes à l'époque !

COUPS DE TRANCHET

Les légumes au turbin. — Voulez-vous savoir à quoi ils passent leur temps ces bougres là ?

Y a deux jours ils ont discutailé toute une matinée sur la nomination de six évêques et trois cardinaux.

C'est ça qui va nous donner du boulot !

Neuf requins maigres à engraisser, et après ceux-là d'autres, nom de dieu !

Et dire que ces voraces, après avoir englouti des tapées des nôtres, gueuleut comme des baleines quand par ci par là on leur fusille un malheureux archevêque.

Chaque métier a ses emmerdements ; vous ne faites pas tant de pet quand le grisou tue des mineurs ou que des charpentiers se cassent la margoulette.

Nom de dieu, la carcasse d'un archevêque ne vaut pour tant pas celle d'un prolo !

L'archevêque ne produit que de l'abrutissement, le turbinneur lui donne la boustifaille et tout ce qu'il faut pour l'existence.

Avis à la boulange. — Mon vieux, faut être à l'œil, tu te poses en prétendant, tu as tort car le métier de tyran devient dangereux.

Écoute ce qui a manqué d'arriver au roi de Serbie, un Alexandre quenconque.

Tous les matins il se paie un petit tour de manège : probable qu'il s'apprend à la faire à la pose sur un cheval noir.

Lundi y avait une heure qu'il venait de déguerpir, quand y a eu une explosion du diable.

Elle était à base de dynamite ; médicament pour l'usage externe, de beaucoup préférable pour la guérison des tyrans à tout le système Raspail.

Zut, quelle dégoutation que ça ne soit pas arrivé quand le sale bougre des Serbes était présent.

C'est un coup de raté. Faut pas désespérer, les aminches, le remède est bon, une autre potion et... ça ira mieux !

Les mendigots. — Ohé, les aminches, à la chienlit... Ils vont nous la faire à la charité, à l'aumône publique, quoi ! Les grands pègres de la haute, rentiers et patrons, dévaliseurs du populo.

Ils ont les guiboles fatiguées et ne peuvent plus chahuter à l'Elysée, sous prétexte de faire marcher le commerce.

C'est pourquoi ils ont trouvé autre chose pour nous foutre de la poudre aux yeux, ces sales bougres.

Ils ont inventé pour la mi-carême la cavalcade des mendigots. C'est pour les ouvriers parisiens dans la purée qu'ils vont tendre la sébille aux passants.

C'est donc que la mendicité n'est plus interdite qu'ils se foutent à faire la manche ?

Ils veulent que l'ouvrier soit propre, pendant l'Exposition, qu'il ait l'air content.

Ça se comprend, il va venir des richards de l'étranger et ça pourrait troubler leur digestion que de voir des déchards et des crève la faim plein les rues.

Qu'il y en ait avant l'Exposition, qu'il y en ait encore après, des putotins, ils s'en foutent ! Ils veulent simplement conserver le décorum ; afin que les exploitteurs des autres pays puissent rigoler à leur aise.

« Ris donc, ris donc, triple buse ! » qu'ils nous disent. Et pour donner à nos gueules l'air jovial qui leur manque, ils s'occupent de fonder des bouchées de pain à tous les coins de rue.

Sales républicains ! qui insultez le travailleur tombé dans la mistoufle, et ne trouvez d'autre remède à la misère du populo que l'aumône hypocrite et meurtrière.

Ousqu'est mon tire-pied que je tape dans le tas !
Ce pauvre Barbonseringue ! — Boulange voudrait-il dévisser son billard ?

Il devait aller gobelotter chez Durand, un grand troquet du boulevard, avec la catin Uzès — mince de chic !

Au dernier moment le gueuleton a été décommandé. La veille dans une noce à tout casser, le bougre avait piqué son renard et s'était évanoui comme une carpe qu'on retire de la Seine.

La cause de cette pamoison qui a mis sans dessus dessous les canards boulangeux et anti-boulangeux, c'est que Barba-poux qui fait la noce comme un polichinelle — dame, quand on est l'ami de Naquet le bosco ! — s'introduisit de la morphine en veux-tu en voilà.

Il en avait trop foutu dans sa seringue et ça l'a collé sur le flanc.

Espèce de gourde ! pourquoi donc qu'il ne se fait pas morphiniser par son secrétaire l'illustre Morphy ?

En Italie. — Ils vont bien les copains de terre italienne ! A Cerignola (Istrie), les ouvriers ont fait flamber la volière municipale, l'Hôtel-de-ville comme on dit.

Là bas comme ici, quand les crève-la-faim se rebiffent, les soldats viennent au secours des bourgeois, c'est triste à dire, mais c'est comme ça, nom de dieu !

C'est ce qui est arrivé ; mais nos frangins se sont chouettément battus toute la journée dans les rues.

Perdons pas courage, les camaros, à la prochaine, partout on se cognera, et nous serons les plus forts, nom de dieu !

Bourges, mars 1889.

Mon vieux Père Peinard,

J'avais bien l'idée de t'envoyer ma babillarde ainsi que mon abonnement aussitôt que j'ai reçu ton premier exemplaire.

Mais vas te faire foutre ! je ne pouvais pas mettre trente ronds ensemble. Cette diable de galette fait toujours défaut chez les prolos ; j'étais à cran.

Je me disais en lisant les petites brochures, le copain Peinard c'est un zigüe que je gobe : il tombe drû comme grêle surtout sur les budgétivores, sans oublier les cochons-vendus de la presse quotidienne.

Ah là, bonheur ! Voilà de la bonne besogne. Il faudra le soutenir ce camaraluche, car celui-là il a du sang de populo dans les veines.

Il connaît pas la question sociale comme certains hâbleurs qui n'en parlent que par théorie, ou bien certains prolos qui en parlent pour se faire mousser et licher l'assiette au beurre.

De tous ceux-là, j'ai soupé de leur fiole ; ils m'ont trop pris pour la girafe du jardin des plantes en me montant le cou. Tandis que toi, tu as trimé et tu prétends pas arracher les mains de la patte, pour faire le gommeux.

Tu es fran', t'appelles un chat un chat, et tous ceux qui se moquent du populo des rosses ; puisque tu tapes dessus, vas-y carrément. Comme l'on dit dans mon patelin : change pas de main, voilà que ça vient.

À force de leur tanner la peau en ta qualité de bouiffe, tu pourras trouver des talons et des semelles pour les trottinets des purotins.

En attendant le grand branle-bas, où nous pourrons faire prendre un bain à tous les salops qui nous dégoûtent.

Je te serre la cuillère, ainsi qu'à tous les peinarde du globe.

Un aminche.

EN DEPOT
A LA LIBRAIRIE DU Père Peinard
PARIS — 16, rue du Croissant — PARIS

L'ATTAQUE

HEBDOMADAIRE

LA RÉVOLTE

HEBDOMADAIRE

SUPPLEMENT LITTÉRAIRE

TOUS LES QUINZE JOURS

POUR LES ANNONCES

S'adresser à l'Administration

16 — rue du Croissant — 16
PARIS

Prière aux copains de province d'adresser lettres
et mandats à l'adresse : « L'Administrateur du
Père Peinard. »

Imp. du Père Peinard, rue du Croissant 16, Paris